

LE PORTRAIT DE JENNIE (1948) Allemagne/ Etats-Unis de WILLIAM DIETERLE

avec Jennifer Jones, Joseph Cotten, Ethel Barrymore, Lillian Gish, Cecil Kellaway, David Wayne.

d'après le roman de Robert Nathan

images : Joseph August

musique : Bernard Herrmann

Joyau méconnu, "Le Portrait de Jennie" étonne par sa splendeur formelle comme par la pureté de ses procédés cinématographiques et transforme une romance en un chant métaphysique étincelant.

William Dieterle, expatrié au début des années trente, réinvestit son esthétique allemande (expressionnisme et gothique) avec la plus grande subtilité, épaulé par le chef opérateur Joseph August.

Créé avec une fulgurante maîtrise cinématographique, cette romance universelle, humaniste et élégiaque est l'histoire d'Eben Adams (Joseph Cotten, l'élève brillant d'Orson Welles) peintre sans le sou, solitaire, en pleine crise existentielle et artistique qui voit surgir, comme une apparition, une jeune fille intrigante Jennie (l'immense comédienne Jennifer Jones) devant lui, étrange écolière qui à chaque nouvelle apparition semble plus âgée et parle au présent de lieux et de gens que le temps a engloutis, il y a bien des années. Ces visions de Jennie créent à chaque nouvelle apparition un sursaut créatif inattendu chez Eben Adams.

La narration atteint une pureté diégétique intacte dans sa complexité et dans ses résonances mythologiques ; Jennie étant à la fois l'amour fou d'une vie, la nurse de l'artiste, un témoin du passé et un être qui défie toutes les règles spatio-temporelles sur les seules bases de la Foi et de l'amour.

Cette histoire d'orfèvre sublime une atmosphère brumeuse, celle d'une ville enneigée, New-York, mélancolique qui enveloppe ses personnages d'une indéfinissable aura.

Le final surprenant, inattendu renvoie immédiatement au sens premier du romantisme, évoquant l'imagerie tempétueuse et exaltée des grandes figures littéraires de ce mouvement, comme Benjamin Constant et Goethe. Eben Adams se retrouve au pied d'un phare au milieu de la mer démontée aux vagues énormes où Jennie lui apparaît au milieu de l'orage, séparé par un éclair divin. Ici Dieterle, par de subtiles et magnifiques effets visuels hallucinants qui remporteront l'Oscar en 1949, utilise un filtre vert hypnotique qui sublime la tourmente des éléments et cette histoire d'amour incroyable et divine.

Pas facile pour des comédiens de rendre tout cela à l'écran. Pourtant Joseph Cotten et Jennifer Jones campent leur personnage avec une justesse et une spontanéité enivrante.

Jennifer Jones (future Madame Bovary chez Minnelli avait donné avant chez Henry King une très spirituelle et vivante Bernadette Soubirous à Lourdes. Elle réussit ici le pari difficile, fondé sur le changement et la maturation, de restituer intacte toute l'irréalité de Jennie grâce à un jeu mêlant légèreté et mystère). Enfin cette apparition de la mythique Lillian Gish, créée par Griffith à l'époque du muet, apporte à ce film un autre rayonnement magique.